

Quand le paratexte devient complémentaire du sens

Cas d'étude: *La Place vide de Solouch*

Salimikouchi, Ebrahim
Maître assistant, Université d'Ispahan
ebsalimi@fgn.ui.ac.ir

Reçu: 04.04.2012

Accepté: 15.09.2012

Résumé

La Place vide de Solouch (1980) est l'histoire triste d'une famille villageoise sous la période de la Réforme Agraire en Iran (1960-1970). À part d'autres versions historiques et interprétatives qui concernent cette partie cruciale de l'Histoire contemporaine d'Iran, l'image que ce roman réaliste conçoit de ce phénomène socio-historique, est souvent considérée comme remarquable et pertinente. Nous pensons que les éléments paratextuels de ce roman (titre, couverture, dédicace et prologue) jouent un rôle prépondérant dans la re-présentation de cette image. En effet, étant donné que l'une des fonctions authentiques du paratexte est la représentation du sens, nous chercherons à traiter les possibilités des éléments paratextuels de *La Place vide de Solouch* dans l'accomplissement de son sens essentiel.

Mots-clés: *La Place vide de Solouch*, paratexte, création du sens.

Introduction

Roland Barthes, a dans un article intitulé « Par où commencer? », a un certain nombre de paliers d'analyse dont l'enjeu permet à tout lecteur de saisir non pas « la vérité d'un texte mais son pluriel » (Barthes, 1970: 9). Les propositions qu'il avance, consistent notamment à entretenir l'analyse d'un texte à partir des codes familiers dont il faut repérer les termes et ébaucher les séquences, pour continuer ensuite à « poser d'autres codes, qui viennent se profiler dans la perspective des premiers » (Barthes, 1970: 9). Dans cette optique, il serait nécessaire de tenir compte de l'aspect sémantique du contenu paratextuel et appréhender toujours une masse de procédés qui contribue à une meilleure compréhension du texte.

Le paratexte comme aspect fondamental du texte, conditionne fortement toutes les lectures critiques. Ces signes qui enveloppent les textes relèvent de ce que

Gérard Genette et Emmanuel Cordoba appellent respectivement « le paratexte » (Genette, 1983) et la « périgraphie du texte » (Emmanuel Cordoba, 1984). Lorsque l'on parle du paratexte, en tout état de cause, on retient la relation qu'il entretient avec le sens. Alors il est bel et bien envisagé comme une catégorie aidant à la structuration des pratiques discursives.

Les configurations paratextuelles représentent un lieu qui désigne virtuellement les contours du texte publié; « une zone indéfinie » selon Claude Duchet « où se définissent les conditions de communication, où se mêlent deux séries de codes: le code social, dans son aspect publicitaire, et les codes producteurs ou régulateurs du texte » (Duchet, 1971: 6).

Dans la présente étude, nous nous référerons aux éléments paratextuels qui enclosent et entourent le texte de *La Place vide de Solouch* de l'écrivain iranien

Mahmoud Dowlatâbâdi, dans l'espace d'un même volume: le titre, la couverture, la dédicace et le prologue. Notre choix se justifie tout simplement par le fait que ces éléments nous paraissent parmi des lieux fondamentaux du texte de ce roman-clé de la littérature contemporaine iranienne. Ils sont susceptibles non seulement de conditionner la lecture et la nature du rapport avec le public auquel l'œuvre est adressée mais de servir effectivement de médiateur du sens.

Esquisse représentatif de *La Place vide de Solouch*

La Place vide de Solouch est considéré comme un anneau qui lie la première partie de la vie professionnelle de Dowlatâbâdi à son roman monumental de 3000 pages, *Kalidar*. L'histoire se déroule dans un village catastrophiquement pauvre et désertique, à Zaminj. Les personnages principaux du roman sont les membres de la famille de Solouch, puisatier et ouvrier. Son épouse Mergân (la protagoniste), est une femme d'âge moyen qui travaille dans les maisons des villageois. Son fils aîné, Abass, cruel et chapardeur, est épris de pari. Ebroa, le fils cadet de la famille, est un adolescent las de la pauvreté de la famille et prêt à tout faire pour dissiper cette pauvreté. La fille de Mergân, Hâjar, a une présence spectrale dans la maison et dans l'histoire.

L'histoire commence avec le départ ou la fuite de Solouch dans un matin verglacé. En se réveillant, Mergân s'aperçoit que Solouch est parti. Avec un pressentiment désagréable, elle constate qu'elle l'a perdu pour toujours et que jamais elle ne peut le retrouver. Alors, elle est obligée de supporter toute seule le fardeau du foyer.

Les yeomans du village veulent acheter la terre aride des pauvres du village et Mergân est la seule personne qui proteste. Aliganâv tenant la bain public du village, qui a rendu sa femme valétudinaire malade par les coups qu'il lui avait donnés, en promettant le travail pour Abass et Ebroa, demande la main de Hâjar et l'emmène à sa maison. Abass devenu berger et gardien des chameaux de Sardâr, s'embrouille avec un chameau soulard et fait une chute dans un puits où il passe toute une nuit avec les serpents. Quand on le retrouve, tous ses cheveux sont devenus blancs et il a perdu toute sa force physique et mentale. Il devient pantouflard et ne peut plus rien faire. Ebroa qui ne travaille plus pour Aliganâv, devient le chauffeur du tracteur des nouveaux bourgeois et quand il veut raviner la terre, il s'embrouille avec Mergân. Mergân le chasse de la maison. Elle fait tout son possible pour résister contre les catastrophes de sa vie mais ses efforts n'atténuent pas la violence de son existence. À la fin de l'hiver, le frère de Mergân, qui est marchand errant, prétend qu'il a vu Solouch dans une mine. Ebroa et Mergân se préparent pour aller le chercher mais le matin du jour de leur départ dans une scène hallucinatoire, Solouch rentre et l'histoire prend fin.

Ainsi, le noyau de l'histoire est le récit de la vie familiale de Solouch. Sous pression du chômage, de la pauvreté et de la honte devant la famille, il part sans laisser aucune trace derrière lui. Personne ne sait s'il est allé à Téhéran ou qu'il s'est réfugié aux mines de Shahroud ou bien s'il est mort par le froid du désert.

La vie passe, par l'emprunt et par les bricolages de Mergân, ici et là. La famille

ne peut se donner un repas dans la journée. La pénurie et le manque horrible de la nourriture (*zéghourit*, selon le mot de Dowlatâbâdi) accablent tout le monde. La famille de Solouch a une parcelle de terrain à « Khoda-Zamin » (Dieu-Terrain). L'un des nouveaux propriétaires du village prépare des complots pour l'acheter afin de l'intégrer dans un projet de la plantation de pistache et emprunter, par là, une grosse somme d'argent et des machines agricoles à l'Etat.

Tous les gens qui ont une portion de ce terrain, vendent leur part. Mais Mergân refuse de vendre sa part. Ses fils, eux, vendent séparément leur part. Mergân résiste dans sa parcelle de terrain et le jour où il est supposé que le tracteur venait pour déchaumer toute la « Khoda-Zamin » et instaurer la base de la possession de Mirzâ Hassan et ses associés, elle fouille une fosse et s'y réfugie. Le chauffeur du tracteur qui n'est autre que son deuxième fils, Ebroa, avance pour l'écraser.

Toute l'histoire de *La Place vide de Solouch* a une teinture couleur grise voire même noire. On pourrait bien sentir toute la froideur et la noirceur du sol et du vent du Désert qui prennent une portée symbolique tout au long du texte. Dès le début de l'histoire, les personnages luttent dans une misère, enfoncée dans tous les coins de leur vie. On croit que la raison de cette misère est peut-être le départ de Solouch mais peu à peu, on constate que cette misère est omniprésente. Tous les villageois sont misérables, c'est cette misère qui leur serre la gorge.

Lorsque Solouch quitte sa demeure, mise à part Mergân, personne n'est soucieuse, de le retrouver. Au contraire, quand ils

s'aperçoivent de l'absence de protecteur de Mergân, ils font tout leur possible pour exploiter et abuser de cette famille sans soutien. Ils veulent de la force du travail d'Abass et d'Ebroi pour faire face à l'hiver sauvage et cruel de Zaminj, de Hâjar pour être odalisque et servante, etc. Il paraît que, devant toutes les misères que les autres imposent à Mergân et à sa famille, elle est une somnambule qui marche dans un rêve intemporel et éthéré. La fin de l'histoire qui coïncide avec le retour de Solouch est hallucinatoire: le lecteur ne peut juger avec sûreté, s'il est Solouch qui est réellement revenu ou bien c'est le dernier épisode de la vision hallucinatoire de Mergân. On dirait que la rentrée de Solouch a lieu dans l'imagination de Mergân et que Solouch devient comme un témoin de toute l'histoire. Les personnages du roman se divisent, comme d'ailleurs dans d'autres romans de Dowlatâbâdi en deux groupes; ceux qui restent dans le village ravagé par la sécheresse, la pauvreté et la famine et ceux qui quittent leur foyer, comme la seule solution, pour trouver leur pain ailleurs.

Pour une analyse titrologique

Non seulement l'analyse des titres permet une systématisation de l'étude du champ de la titrologie, mais encore elle repère certaines fonctions généralisées du titre, que Charles Grivel classe en trois catégories: appellative (identifie l'œuvre), désignative (désigne le contenu) et publicitaire (met l'œuvre en valeur) (Grivel, 1973: 170). Claude Duchet aussi, à son tour, recense une triple fonction du titre: référentielle (centrée sur l'objet), conative (centrée sur le destinataire) et poétique (en relation avec le message) (Duchet, 1973:

49).

Similaires en leurs résultats, une autre partie des investigations de ces critiques dévoilent la rhétorique marchande et le fonctionnement idéologique de l'œuvre dans la titraison (Mitterand, 1979: 92). De ce point de vue, elles dégagent effectivement les liens qui unissent le titre à l'idéologie mercantile. Le titre met en valeur l'ouvrage qu'il nomme en avertissant qu'un « morceau de littérature va suivre (c'est-à-dire, en fait, une marchandise) » (Barthes, 1973: 34). Il est évident que c'est par le titre que l'œuvre de fiction arrive sur le marché, déclenche et stimule l'intérêt des interlocuteurs, représente et impose le texte et participe à sa mise en circulation.

Pour nous, l'importance de la double fonction première du titre, à savoir « énonciatrice » et « déictique » (Barthes, 1973: 34), est considérable, du fait qu'ils servent à re-présenter *La Place vide de Solouch*. Ce titre est l'élément le plus important d'un « ensemble hétérogène » (Genette, 1983), car c'est le premier signe que l'œil du lecteur embrasse avant tout autre chose. Autrement dit, le premier lien/rencontre entre le texte de *La Place vide de Solouch* et le lecteur, voire l'auteur et le lecteur s'effectue par le truchement de ce titre. Comme un « endroit stratégique » (Hamon, 1982: 138), il se présente comme le premier indicateur et le premier guide précédant le nom de l'auteur « Dowlatâbâdi », dont l'adjonction « âbâdi » signifie en persan « l'appartenance territoriale à un village ».

Au premier abord, ce titre peut susciter une curiosité profonde, attirer l'attention et même inciter à la lecture. Il est quasiment thématique. Il suffit à lui seul d'attiser les

sens du lecteur pour ne pas manquer les perspectives thématiques éventuelles:

« Un lieu (tardif ou non), un objet (symbolique ou non), un leitmotiv, un personnage, même central, non pas à proprement parler des thèmes, mais des éléments de l'univers diégétique des œuvres qu'ils servent à intituler. Je qualifierai pourtant tous les titres ainsi évoqués de thématiques, par une synecdoque généralisant qui sera, si l'on veut, un hommage à l'importance du thème dans le contenu d'une œuvre » (Genette, 1972: 78).

Le titre de *La Place vide de Solouch* est présent au début et au cours du récit qu'il inaugure, il fonctionne comme embrayeur et modulateur de lecture (Duchet, 2001: 52). Du fait qu'il n'y a pas de coupure absolue entre le monde réel et le monde fictif de *La Place vide de Solouch*, mais plutôt dans le passage de l'un à l'autre, ce titre produit un effet du réel et du référentiel qui n'abandonne le lecteur jusqu'au bout de l'histoire. Il traverse comme un leitmotiv tout au long du texte. Nous sommes témoins d'un passage assuré par l'ancrage référentiel du titre dans une réalité préexistante. « En rapport fonctionnel, de cristallisation avec le roman qu'il résume » (Mitterand, 1979: 90), il peut certainement être porteur d'informations sur le contenu du roman.

Dans une vue générale, il n'est ni trop long ni trop court (en persan 3 mots). Il est bien facile à mémoriser, allusif (il ne dit pas tout), mais il oriente et programme effectivement l'acte de lecture. Il suggère bel et bien une exploitation des traits prosodiques, de la polysémie et de la symbolique de ses mots. Le sens du signifié mime celle du signifiant: le titre du roman *La Place vide de Solouch* connote l'absence et le vide. L'absence du père qui est connotée même dans la nomination de

quelques personnages d'après le nom de leur mère, comme le fils de *Sanam* ou bien le fils de *Mergân*, devient thème-leitmotiv de toute l'histoire.

Les événements de *La Place vide de Solouch* se déroulent autour de l'absence et la disparition de ce dernier. Ce thème de la fuite et de l'errance qui est également une errance identitaire, est omniprésent et tend à annuler toute notion de stabilité chez les personnages de Dowlatâbâdi. La fuite ou l'absence qui caractérisent quelques-uns de ces personnages, se retrouvent dans une écriture marquée par le rejet, la négation et l'incroyance dans un monde vague et incertain qui connote amplement une ambiance de malaise et de trouble.

Ce titre est donc porteur du « vouloir-dire » de Dowlatâbâdi. En plus de sa fonction « réclamant », il anticipe et mémorise à la fois une portée identitaire et classificatrice. Il est identitaire et met en valeur un signifié que tout le récit prendra en charge pour lui donner de l'épaisseur; le vide, la défaite et l'absence de l'homme du foyer. Alors, à bien des égards, il subit des connotations négatives. Il annonce un vide, un manque, une lacune qui ne laissent pas le lecteur indifférent. Bien que le lecteur ignore le contenu du livre au moment où il le tient pour la première fois entre les mains, cette signification qui figure dans l'énoncé du titre capte amplement sa curiosité. Désormais, elle se trame amplement sur la scène narrative.

Il paraît que l'anthroponyme « Solouch », effectivement régionale et autochtone, s'agit d'un « mot de passe » remplissant tout au long du texte « un rôle sociocritique qui est d'apporter au lecteur une nouvelle vision du monde narratif et

référentiel » (Hoek, 1981: 149). Cette deuxième « matrice titrale » consiste en « un énoncé privilégié en ce qu'elle est le lien textuel le plus direct avec le titre. Elle est le premier support de la signification du titre: elle permet une analyse minima du message qu'il porte ». (Laronde, 1993: 56) Alors, dans ce titre, la fonction de cette matrice titrale est non seulement « informative » mais aussi « persuasive »: elle occupe dans le texte une position autoritaire susceptible de programmer la lecture. Car par la référence au noyau thématique du texte, elle élargit le sens et renvoie à un performatif qui véhicule un discours identitaire de classes sociales.

À partir de telles interprétations, le sens de ce titre inscrit une inquiétude et avance un sentiment de misère, *grosso modo*, une perspective défavorable. Dès l'incipit, ces matrices titrales accentuent l'enchaînement sémantique d'événements décrits:

« Lorsque Mergân leva la tête de l'oreiller, Solouch n'était pas là. Les enfants dormaient étaient toujours: Abass, Ebroa, Hâjar. Mergân rangea ses cheveux de guilloche sous son serre-tête, se leva et se rendit directement à la fournaise. Solouch n'était pas là, non plus. Les nuits passées, Solouch se couchait au bord de la fournaise. Mergân ne savait pas, pourquoi.. Elle voyait seulement qu'il se couchait au bord de la fournaise. Les nuits, Le soir il arrivait tard, trop tard, et allait directement vers la véranda de la fournaise et sous le toit tronqué de la véranda, pionçait au bord de la fournaise. Il se recroquevillait, raflait ses genoux dans son ventre, mettait les mains entre les jambes -deux parcelles d'os- posait la tête contre le mur et se couvrait et dormait sous le haillon de son âne, cet âne qui l'année dernière était attaqué et qui avait crevé par les sauterelles. Peut-être qu'il ne dormait pas. Qui sait? Il se recroquevillait peut-être jusqu'à l'aube et se parlait. Car ces derniers jours, il ne parlait plus. Silencieux, il entraînait venait et partait sortait. Les matins, Mergân allait à ses côtés. Solouch se réveillait, toujours silencieux et sans un seul regard à sa femme, sortait par la scissure du mur, avant que les enfants ne se réveillent » (Dowlatâbâdi, 1980: 9-

10).

L'homme a toujours besoin de se surnommer pour concevoir et assimiler la réalité. Ce facteur identificateur « doit être toujours interrogé soigneusement car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants; ses connotations sont riches, sociales et symboliques » (Barthes, 1973: 34). Outre sa fonction déterminante de signification, le nom propre « Solouch » a une fonction d'identification.

Solouch appartient aux unités lexicales, des dénominations qui ont pour vocation une fonction de désignation. Ainsi, sa dénomination s'inscrit dans le processus qui met en rapport les signes avec les choses. Il appartient également aux noms qui ne sont pas de purs labels mais qui évoquent des rapports référentiels, filtre « le réel, le rendant pensable et dicible » (Hagège, 1985: 132). En choisissant ce nom, Dowlatâbâdi désigne implicitement l'ambiance et le milieu dans lequel se déroule l'histoire, car comme le souligne Philippe Hamon, le nom est « à priori, un opérateur taxinomique du personnage, un opérateur de classement du personnage [...] qui renvoie à un archétype culturel » (Hamon, 1983: 111). Pour comprendre le sens de cette désignation identitaire, il faut se référer à la culture autochtone. Sur le plan du langage familier en persan dialectal de Khorassân, cet anthroponyme est utilisé en tant que qualificatif pour désigner « l'habile, besogneux ou le travailleur ». De ce point de vue, c'est un code socio-ethnique de l'identité de son détenteur. On pourrait donc voir dans le choix de ce nom, une désignation particulière qui s'institue selon un procédé totalement différent de la plupart des noms propres. Il devient le

représentant d'une couche immense de la société, besogneuse mais obligée de partir ou de fuir, condamnée à l'absence, à une « place vide ». Ainsi, c'est dans et par le texte que ce nom se trouve supposé révéler les propriétés et les valeurs sémiotiques du travail, de la besogne et de l'oppression.

« Solouch » devient l'anthroponyme qui comble un acte de catégorisation. Une telle désignation est donc fondamentale puisqu'elle génère une catégorie. C'est dans le même sens où s'élaborent et se confrontent aussi des représentations de « Solouch » avec toutes ces possibilités connotatives d'« ouvrier-villageois ».

Penser le monde, c'est avant tout le classer puis le catégoriser et le nommer pour le re-présenter. En insistant sur ce caractère performatif et informatif du langage, Bourdieu souligne que:

« quand il s'agit du monde social, les mots font les choses. Les catégories en tant que principes de vision et de divisions communs sont au fondement du consensus sur le sens du monde social, elles font le sens commun (la doxa) accepté par tous comme allant de soi » (Bourdieu, 1993).

La catégorisation ou la classification effectuées par la présence du nom de Solouch dans le titre suppose un tel agencement. Pour Durkheim, ce qui est appréhendé dans les classifications, c'est une structure instituée du réel social, un agencement de celui-ci sur un modèle fortifié par les valeurs sociales (Durkheim, 1898: 4). En effet, les cadres de cette catégorisation laissent des traces socialement et historiquement établis. Ces cadres mêmes sont un ensemble d'habitudes mentales, une image des matrices

culturelles, en vertu desquels on se représente les êtres et les faits sous la forme de groupes ou de classes (Tajfel, 1972). Ainsi, il est évident qu'au sein du titre de *La Place vide de Solouch*, il y a un immense effet discriminatoire de la catégorisation sociale avec une exagération des dissimilitudes inter-catégorielles et une minimisation des séparations intra-catégorielles. Or, une telle catégorisation est avant tout le phénomène qui rend compte de la division entre le 'nous' et le 'eux', entre le 'in-group' et le 'out-group' (Deschamps, 2005).

Alors, le nom « Solouch » dans le titre découpe le monde social sur un mode, au moins, binaire et désigne ce « eux » ou ce « nous » plus ou moins du deuxième degré. Cette désignation possède bien les traits critères et définitionnels de cette catégorie, « ouvrier, villageois, besogneux, habile (mais raté), etc. ». Cet aperçu nous permet aussi d'entrevoir la nomination du titre du roman de Dowlatâbâdi (« Solouch ») comme une catégorisation qui opère un découpage de la société et désigne des individus-types comme extérieurs à un groupe-noyau. Aux termes plus clairs, en nommant particulièrement son personnage dès le titre, l'auteur le fait venir au monde et lui assigne une place, une fonction et une identité.

Nous savons que les composantes des catégories sociales, les stéréotypes et les préjugés sont manifestement interdépendants. Dans le cas de l'anthroponyme « Solouch », c'est la catégorie même qui est à entendre comme un « stigmaté », un « attribut qui jette un discrédit profond » sur l'individu (Goffman, 1975: 13) et un « schéma perceptif associé à

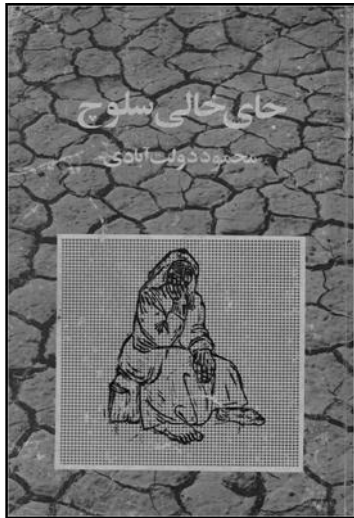
certaines catégories de personnes » (Maisonneuve, 1950: 110). Ce seul mot, intégré dans un titre tellement significatif donne bien à construire un espace référentiel, une zone particulière où communiquent le système des référents textuels et co-textuels, zone frontière, moment du texte où l'on n'est pas encore dans le texte mais qui devient déterminant au saisi du sens.

Le paratexte éditorial: la couverture

Par ses incursions parfois très appuyées dans les champs de choix génériques ou intellectuels, le paratexte éditorial empiète manifestement sur les prérogatives de l'auteur (Genette, 1987: 26). Du fait que le rôle important de la couverture c'est de « précéder, présenter le texte pour le rendre déjà visible avant qu'il ne soit lisible » (Lane, 1992: 13), la couverture de *La Place vide de Solouch* semble effectivement répondre aux configurations concernant cet élément paratextuel. Aborder l'étude de la couverture de *La Place vide de Solouch*, c'est donc chercher à élucider sa signification et à établir des relations immédiates, directes ou indirectes avec les référents présents dans le texte et le paratexte. C'est également une tentative de montrer que ce paratexte éditorial en lui-même est un vaste réservoir symbolique et thématique.

Dowlatâbâdi, étant collaborateur de la couverture de la publication originale de son roman, sentait une certaine responsabilité dans le choix de l'image de tout un arrière-plan d'un désert de strie et de rides profonds et l'ébauche d'une femme à l'état de détresse totale (l'image de Mergân) à son milieu. Cette illustration

souligne bien le rapport entre lecteur-observateur et objet de la vision. En entrant dans les détails, nous pouvons remarquer un sujet qui observe à travers une sorte de grille, une sécheresse, une défaite et une stérilité choquante. De la même façon que le lecteur observe et perçoit ce qu'il voit à travers ce dessin, Mergân de la couverture essaie de lire la réalité qui l'entoure et que Dowlatâbâdi a reproduite à travers son écriture.



La couverture de *La Place vide de Solouch*, réalisée par l'auteur-même

En effet, la correspondance de cette image au texte est parfaite au point qu'il faut la considérer comme une partie très significative du texte. La position de Mergân est d'ailleurs très révélatrice dans la représentation de la constance de la défaite que le texte entame dès l'incipit.

Cette couverture est donc une représentation réaliste de la situation conflictuelle et ébranlée de la famille de Solouch. L'inquiétude et la crainte qu'on lit sur le visage de Mergân et les couleurs fades et effacées qui donnent à beaucoup de tristesse et de vide, causent d'énormes corrélations avec d'autres éléments

paratextuels et le texte exposé. En réalité, la femme représentée sur la couverture se trouve dans l'espace qu'elle observe un peu à l'écart, tout comme un observateur qui ferait lui-même partie du monde observé. Au-delà de ce cadre où elle se trouve, le monde du texte semble continuer. C'est une sorte de monde dédoublé en un monde regardant et un monde regardé.

Cette couverture, tout en recouvrant la potentialité d'une description réaliste et celle d'un rôle fictif du fond, arrive à s'imposer d'emblée comme le complémentaire du thème principal disposé franchement au lecteur.

Alors, le sens originel de cette couverture se trouve confirmé, attesté et établi par la présentation d'un contexte dominé par des réalités blessantes et dramatiques de la misère. Elle n'annonce aucunement un avenir prometteur. Comme dans un dessin cynique, il n'y aurait des marques d'optimisme ou d'espérance ou bien aucune idée d'un lendemain enchanteur. Au bout du compte, quand il n'y a pas de solution, puisque l'inaboutissement et le désespoir marquent la fin du roman, on constate le vrai statut significatif de cette couverture. La présence insistante d'une malédiction qui plane déjà sur la terre de Zaminj, dénie complètement l'espoir d'une évolution positive: « la place vide » de Solouch restera vide et détruite.

Alors ce paratexte éditorial fonctionne comme un embrayeur et un modulateur de la lecture. Dès la première page de *La Place vide de Solouch*, l'absence et la fuite de Solouch, vient accentuer sa portée significative. Comme son arrière-plan, le gris d'un désert, nous fait reconnaître la richesse de ses références iconographiques

qui renvoient au texte de *La Place vide de Solouch* et qui nous permet de voir le texte Dowlatâbâdien en lisant son image de la couverture.

Dédicace et prologue

La dédicace constitue, comme les autres éléments du paratexte, une « catégorie du réel social » (Blandier, 1989) dans le roman. Elle pourrait être aussi une zone frontière où communiquent le système des référents textuels et les références co-textuelles.

La tournure de la dédicace de *La Place vide de Solouch* est « à nos mères à nous » (Dowlatâbâdi, 1980: 3). Bien qu'elle ne trouve pas ses traces ni dans le titre ni dans le prologue de l'auteur, cette présence affectivement féminine et familière a déjà été mise en relief sur la couverture. Elle va s'agir d'une ombre qui assure la cohérence du texte et sa lisibilité (Robin, 1993).

La première page du roman commence avec le nom de Mergân et la description de l'incipit est entamée avec son ébahissement devant l'absence de Solouch. Elle est donc éventuellement le protagoniste du roman. La lecture des quelques pages suivantes, confirme cette hypothèse et Mergân se place au centre des événements qui arrivent. Par les traits représentés de sa personnalité et ses actes accomplis tout au long du texte, l'on s'aperçoit qu'elle est le personnage-type de Dowlatâbâdi. Elle est l'emblème de la perception dowlatâbâdienne de couche laborieuse, négligée et même humiliée de la femme villageoise iranienne de cette époque, représentée dans *La Place vide de Solouch* par des figures comme Hâjar et Roghayeh.

Il est à noter que cette dédicace est en

vérité accentuée par une terminaison séparée à valeur possessive de « à nous » qui relève encore d'un effet distinctif. En effet, dans l'ensemble de la production littéraire dowlatâbâdienne, la femme tient une place essentielle. En tant que personnage, la place qu'elle occupe dans le roman correspond à celle qu'elle occupe dans la société réelle ou société de référence.

L'inscription du personnage féminin dans *La Place vide de Solouch* se fait en considérant notamment son rôle et son statut critique dans la société de l'époque. Immédiatement après la dédicace, une autre partie des référents co-textuels de *La Place vide de Solouch* est médiatisés par un système de référence manifestement initiateur; le prologue:

« *La Place vide de Solouch* est l'histoire douloureuse du déclin de la vie d'une famille rustique sans terre. L'histoire d'une vie, celle de la famille de Solouch, victime d'un phénomène intitulé la « Révolution Blanche » dont les iraniens ont vu, pendant les années 1960-1970, beaucoup d'exemples dans tous les coins de notre pays. Ce sont les familles et les populations qui sont, en effet, victime des faux efforts du régime pourrie de Royauté qui, sous la protection et l'orientation de ses seigneurs, a procédé à la « Révolution Blanche » pour garantir sa survie. Mais aujourd'hui, il est certainement évident que les entrepreneurs de la Réforme Agraire et à leur tête Mohammad Réza Shah en exécutant cette réforme ont surajouté aux malheurs des mesquins rustiques et ont bien affermi, par là, leur servitude industrielle à l'égard de leurs seigneurs. Il s'est découvert très tôt que la Réforme Agraire, telle qu'elle était le sujet de fierté de Shah, ne suivait aucun objectif social charitable et juste. En effet, sous le couvert des démagogues publicitaires, l'un des buts essentiels de ce procédé était d'attraper la force de travail bon marché pour en profiter dans les industries dépendantes et la prévention provisoire de la pression qui affligeait plus de 75% de la population de l'Iran » (Dowlatâbâdi, 1980: 5).

On constate que ces référents du

prologue renvoient à des objets historiques, sociaux, contextuels ou extra-textuels. Un tel « co-texte » qui est l'espace de médiation fourni par l'environnement discursif est très chargé historiquement et socialement. Comme Dowlatâbâdi lui-même le désigne dans le prologue, « *La Place vide de Solouch* -si elle a pu trouver un succès-grâce à la description de cette catastrophe rurale de l'Iran » (Dowlatâbâdi, 1980: 6).

Alors la dédicace et le prologue, à l'instar des autres éléments paratextuels de ce roman, régénèrent le style du réalisme socio-politique, abreuvé de références factuelles. Ces éléments paratextuels se montrent comme des actants énonciatifs qui accentuent une représentation conforme à l'état textuel de l'histoire. En effet, des conceptions particulières que cette dédicace et ce prologue suggèrent, déterminent fortement tout le texte et deviennent un autre fil conducteur de la réalisation du *sens* chez le lecteur.

Conclusion

Les éléments paratextuels abordés, tels la couverture, le titre, la dédicace et le prologue de *La Place vide de Solouch* qui confirment la mise en relief de l'aspect significatif du paratexte, nous semblent donner plusieurs indices préalables à saisir davantage le sens du texte qu'on va découvrir, qu'on va plus aisément appréhender par ces vestibules enrichissantes.

Ces configurations paratextuelles sont présentées au lecteur et au critique, moins comme la possibilité d'un choix, que comme une véritable mise en demeure. Une telle disposition du titre, de la dédicace et d'autres paratextes éditoriaux comme la

couverture ne sont évidemment pas sans conséquence sur le critique-chercheur, qui est attiré vers cette sorte d'intuition de la signification d'ensemble de ce roman réaliste.

Ainsi, l'histoire de la famille en déclin de Solouch devient le symbole d'une société dont le réel rejaillit dès le paratexte. Le départ (la place vide) de Solouch devient comme un prologue du désastre final de la réforme agraire qui ruinera toute la vie de Zaminj. Ce départ devient aussi l'emblème d'une époque charnière et incertaine, le signe d'une fin et d'un commencement incertain. Son récit est, bel et bien, le prolongement d'un processus qui vise à montrer les maux d'une existence sociale déséquilibrée, confrontée au chômage, le visage le plus laid de la famine, l'exode imposée et indigne. Cette signification s'approche, à travers les éléments paratextuels, de la déviation, de l'absence, de la souffrance, de la situation féminine au statut critique, de la discrimination, de la désillusion et dévoile le trouble d'un malaise généralisé qui s'annonce dans *le paratexte* et se prolonge de plus en plus dans *le texte* de *La Place vide de Solouch*.

Bibliographie

- Batrhes, R. (1973). Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe. in *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris : Larousse.
- _____(1970). Par où commencer? in *Poétique*, n°1.
- Blandier, G. (1989). Réel social et nouvelles démarches. in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 86, janvier-juin.
- Bourdieu, P. (1993). A propos de la famille comme catégorie réalisée. in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°100.
- Deschamps, J-C et al. (2005). Intergroup relations. in *Psicología Política*, n°30.
- Dowlatabadi, M. (1980). *La Place vide de Solouch (Jay-e khali-e Solouch)*. Téhéran: Éditions Now.
- _____(1993). *La Trace (Rad)*;

- conversation de Sépanj*. Téhéran: Édition Parsi.
- Duchet, C. (2001). *Éléments de titrologie romanesque*, Paris: Broché.
- _____.(1973). La Fille abandonnée et la Bête humaine; éléments de titrologie romanesque. in *Littérature*, n° 12.
- _____.(1971). Pour une sociocritique, ou variation sur un incipit. in *Littérature*, n° 1.
- Durkheim, E. (1989). Les représentations individuelles et les représentations collectives. in *Revue de Métaphysique et de Morale*. tome VI.
- Emmanuel Cordoba, P. (1984). Prénom Gloria; Pour une pragmatique du personnage. in *IV^{ème} colloque du S.E.L*, Toulouse.
- Genette, G. (1983). Cent ans de critique littéraire. in *Le Magazine Littéraire*. n° 192.
- _____.(1972). *Figures III*, Paris: Le seuil.
- _____.(1987). *Seuils*, Paris: Éditions du Seuil.
- Goffmann, E. (1975). *Stigmate; Les usages sociaux*. Paris: Minuit.
- Grivel, Ch. (1973). Puissance du titre. in *production de l'intérêt romanesque; Un état du texte*, The Hague-Paris: Mouton.
- Hagège, C. (1985). *L'homme de parole. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris: Fayard.
- Hamon, Ph. Discours contraint. in *Littérature et réalité*. Paris: Le seuil.
- _____. (1983). *Le personnel du roman*, Genève: Librairie Droz.
- Hoek, L. H. LA DATE *La marque du titre: dispositifs, sémiotiques d'une pratique textuelle*, The Hague-Paris: Mouton.
- Laronde, M. (1993). *Autour du roman*. Paris: Harmattan.
- Maisonneuve, J. (1950). *La psychologie sociale*. Paris: PUF.
- Mitterand, H. (1979). Les titres dans les romans de Guy des Cars. in *Sociocritique*, Paris: Nathan.
- Lane, Ph. (1992). *La périphérie du texte*. Paris: Nathan.
- Robin, R. (1993). Pour une socio-poétique de l'imaginaire social. in *Discours social/Social Discourse*, vol. 5, n°1-2.
- Tajfel, H. (1972). La catégorisation sociale. in Moscovici, Serge, *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1, Paris: Larousse.